

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 34

Artikel: Le fil d'or
Autor: Milandre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jadis, le village de Schuls a retenti du fracas des batailles. Des écrivains et des poètes ont célébré ces glorieux faits d'armes. Un chant, bien connu de nos chorales vaudoises, ne commence-t-il pas par ces deux vers :

*A Schuls, au cimetière,
Le sang rougit la terre.*

J'ai dit que l'entrée du Parc national était marquée par la borne gigantesque du Piz d'Esen dominant le village de Scans. Ici, à une faible distance du village de Schuls, le Piz Pisoc est une autre borne de ce mystérieux parc aux frontières sinueuses, lequel s'étend sur un vaste territoire de vallons déserts et de montagnes dolomites, couvrant une étendue d'environ 150 km².

C'est le soir. Le train remonte la vallée. Tandis que les pics échanrés de la Basse-Engadine sont dorés par le soleil couchant, nos regards ne peuvent se détacher de la masse imposante formée par le château de Tarasp qui, du haut de son éminence, semble écraser toute la contrée.

Jean des Sapins.

Aménités conjugales. — Mme Pesson, d'un ton revêche, à son mari qui rentre de son cercle un peu plus tard que d'habitude :

— Je me demande le plaisir qu'on peut avoir à boire quand on n'a plus soif !

— Mon Dieu, ma chère amie, c'est sans doute un plaisir analogue à celui qu'éprouve à se regarder dans un miroir une femme qui n'est plus jolie.

À l'école. — Le maître explique à ses élèves attentifs que les Grecs possédaient dans l'antiquité de superbes établissements de bains, connus sous le nom de « Therme ».

Alors, le jeune Isaac se s'écrier : « Ah, je comprends pourquoi mon papa a dit l'autre jour à ma maman : « Si le propriétaire vient pour son terme, tu l'enverras baigner... ! »

CONSULTATIONS QUI TOURNENT MAL.

LES grands médecins appelés en consultation au chevet de malades graves ont quelquefois des mésaventures tragi-comiques.

Le professeur Widal de Paris, mort il y a quelques mois, fut appelé une fois en consultation en même temps qu'un de ses anciens collaborateurs. Après l'auscultation du malade, les deux hommes se retirent dans une pièce contiguë pour établir leur diagnostic.

— Patron, dit le collaborateur, je suis bien content de vous voir. Imaginez-vous que j'ai sur le ventre des petits boutons qui m'embêtent...

— Peuh ! ça doit être de l'urticaire, fait Widal.

— Je n'en sais rien... Je n'aime pas ça...

— Eh bien ! faites-moi voir ça...

Le veston et le gilet enlevés, la chemise ouverte, le collaborateur se livre à l'examen de Widal qui bavarde, palpe, s'arrête, conte une anecdote en passant, s'attarde.

Ce fut dans cette posture bizarre que les parents du malade, fous d'inquiétude, les surprirent en ouvrant la porte.

L'explication fut dénuée d'aménité.

Une aventure plus ennuyeuse arriva encore au professeur Widal. Il est appelé en consultation en province, dans un château, avec Sicard et Babinski. Les trois hommes ne s'étaient pas vus depuis fort longtemps. Dès qu'ils furent seuls, ils se tapèrent joyeusement sur l'épaule.

— Eh bien ! vieux, comment va, depuis le temps ?

Ils échangèrent quelques souvenirs de blagues mémorables.

A ce moment, Babinski aperçut une armure couronnée d'un superbe casque. Il le prit, et, par blague, le mit sur sa tête. Le déclin joua, la visière se referma et Bakinski, qui riait beaucoup, commença à rire un peu moins. En vain Sicard et Widal s'efforcèrent-ils de faire jouer le fameux déclin. En vain tentèrent-ils ensuite de libérer Babinski. Celui-ci se retenait pour ne pas hurler de douleur sous les efforts trop vigoureux

de ses amis. Au bout d'un quart d'heure, suants, essouffés, rendus, Sicard et Widal renoncèrent à retirer le casque. Un bref conciliabule eut lieu. Que fallait-il faire ? Finalement, Sicard entrebâilla la porte et passa la tête. Toute la famille de la malade se précipita, angoissée :

— Alors, docteur ? Alors ?

— Alors, fit Sicard un peu ennuyé, il faut envoyer chercher un serrurier.

— Un serrurier ? répéta la famille sidérée.

— Oui... parce que voilà... il va falloir faire faire un appareil, alors... je... nous voudrions parler au serrurier...

Une demi-heure s'écoula Babinski, dans son casque affirmait qu'il allait périr asphyxié. Enfin le serrurier fut là. On lui expliqua le cas. Plein d'ardeur, il s'efforça de venir à bout du casque récalcitrant. Babinski, gémissant, disait qu'il sentait sa dernière heure arriver. Vaillamment, le déclin de la visière résista à tous les outils du serrurier. La consternation fut générale. Puis, il fallut bien se résigner à la seule ressource possible. Sicard et Widal, peu fiers, avouèrent la vérité à la famille qui sanglotait d'anxiété. En une minute, Babinski fut délivré. Mais leur départ du château fut extrêmement rapide.

IMPRESSIONS DE BAL.

L'Y eut-il de nouveau dans les bals, ce dernier hiver.

Les robes furent plus longues. Les femmes redevenant plus femmes, un peu de grâce semblait vouloir revenir.

A côté des robes plus longues, les courtes paraissaient déjà ridicules.

Le jazz, qui ne devait pas durer, dure.

Il n'est pas encore ridicule, lui. Mais cela pourra arriver, puisque c'est le sort de toute chose bénéficiant de l'engouement de la mode.

En attendant, il dure. Comment ne durerait-il pas ?

Il a, dans son répertoire, une danse qui est le mouvement perpétuel : le fox-trot. Le fox-trot donne prétexte à de fort jolies mélodies, c'est entendu. Mais ce rythme, ce rythme obsédant, ce rythme qui a la prétention de tout accompagner, qui accompagnerait le Clair de Lune de Werther aussi bien que l'Ave Maria de Gounod, tout ce que vous voudrez.

Aux programmes de bals, figurent aussi : le one-step, la java, le boston, le tango, etc. Mais le mouvement irrésistible, c'est le fox-trot. Il emporte les musiciens qui se mettent à danser sur leur chaise, et cela peut durer toute une nuit, cela pourrait durer... toujours.

Le jazz tient bon pour une autre raison.

Un jour, un jazz en vogue m'a dit :

— La musique, mon vieux, c'est du commerce.

Avec ce sens pratique, qui n'est pas souvent le fait des artistes, évidemment, on peut aller loin.

Le jazz s'est adjoint un précieux collaborateur : le saxophone « le noble et tendre saxophone encanaillé depuis la guerre dans les musiques trépidantes et nègres » a-t-on écrit quelque part.

Comme le jazz, le saxophone est un enfant gâté, et partant, aussi exigeant que son collègue.

— Que jouez-vous ?

— Le violon.

— Pour faire la partie de violon, je préfère un saxo.

— Que jouez-vous ?

— Le violoncelle.

— Un saxo me fait la partie de violoncelle.

— Que jouez-vous ? La flûte ? la clarinette ? le hautbois ? Dans beaucoup de musiques de bal, on n'écrit plus pour ces instruments-là.

On voit encore des trompettes, des trombones dans les orchestres-jazz ; bientôt on n'y verra plus que des saxophones.

Après... après, espérons que cela changera.

Un jour, c'est possible qu'on se souvienne de la variété des timbres fait la richesse de l'orchestre, même au bal.

Maurice Dupont.

LE FIL D'OR.

A mon voisin Pierre.

MON voisin, comme vous rentriez des champs, ce tantôt, je vous ai entendu échanger avec votre compagnon des propos peu aimables au sujet des poteaux dont une compagnie vaudoise a jalonné le pays.

Vous redescendiez de votre champ des Bretillettes et sans doute du haut de cette colline aviez-vous été frappé une fois de plus du nombre de ces malheureux poteaux. Et je vous entendais accabler d'épithètes malsonnantes « ces vilains piquets », ces dangereuses lignes à haute tension, ces transformateurs, isolateurs, interrupteurs, compteurs, moteurs, que sais-je ?

Que sera-ce quand sur chacun de nos toits villageois se dresseront les antennes, les pylônes, les cadres de stations particulières réceptrices et expéditrices d'ondes herziennes ? Vous espérez n'être plus de ce monde à ce moment-là ? Mais vous êtes jeune, mon voisin, jeune et fort ; et bien que vous soyez naturellement réfractaire au progrès, vous finirez par y venir vous aussi. N'avez-vous pas déjà acheté une faucheuse, une auto, une scie à moteur ? N'avez-vous pas la lumière électrique dans vos étables, à la grange et dans votre habitation ? Et le téléphone ? Vous êtes un des derniers abonnés de la station, mais quel abonné !

Votre jardin touche le mien ; et pourtant vous n'hésitez pas à décrocher votre cornet et à appeler mon numéro pour un oui et pour un non.

— Combien avez-vous vendu vos œufs cette semaine, voisine ?

— Avez-vous acheté les petits porcs de la Christine ? On les dit bons ; je crois que ce serait une bonne affaire.

— Pouvez-vous me prêter le semoir ?

— Voulez-vous la herse à prairie cet après-midi ?

...Et tant d'autres renseignements, conseils, nouvelles, qu'on n'irait ni donner, ni chercher, mais que cette merveilleuse invention du téléphone met dans votre vie de chaque jour avec, en plus, le brin de causerie dont on ne se prive pas entre voisin... et voisine !

Tout cela c'est le progrès. Pourquoi grogner, maugréer contre les moyens qui vous amènent ce progrès ?

Ces poteaux, c'est laid ; peut-être — mais c'est utile — et d'ailleurs qui vous dit que c'est vraiment laid ?

Ecoutez-moi encore un petit moment, voisin, je ne veux pas vous faire de la morale, je veux seulement vous raconter ce que j'ai vu cet après-midi en me promenant du côté des Biolles.

Les fils électriques (oui, parfaitement, ceux de la grande ligne des Forces de Joux, ceux que vous invectivez chaque fois que vos pas vous portent au bois ou au champ), eh bien ! ces fils, ils étaient d'or, mon voisin ; ils conduisaient par volts ou ampères, mais ils conduisaient jusqu'à moi, du fond de la plaine vaudoise, un long rayon de lumière, un rayon d'or, balancé d'un poteau à l'autre.

Chez nous, rien ne gêne la ligne. Les côtes ont été franchis, les vallons traversés, les champs parcourus et, dans la forêt, une tranchée profonde et nette lui ouvre une route au travers de la houle des arbres.

Sur chaque poteau une bande rouge, un écriteau jaune que vous connaissez bien : « Danger de mort ! »

Ah ! c'est gai, n'est-ce pas, de travailler dans les champs, ou les vignes où passe, violente et mystérieuse, cette force terrible : la haute tension ! Elle est portée par les fils de cuivre d'un poteau à l'autre, depuis le creux de Montcherand jusqu'à la frontière française du Jura neuchâtelois.

A tort ou à raison, mon voisin, vous n'aimez pas, en temps d'orage, le voisinage du réseau. Et quand, à la vigne, vos mîoches s'appuient au poteau pour goûter ou se reposer, comme vous les secouez, les pauvrets ! « Crapaud de gamin ! veux-tu filer loin de ce poteau ! »

Et le pauvre petit plus effrayé de votre voix sévère que du « danger de mort », dévala jusqu'au mur, perdant son fromage et renversant son café.

Dites, c'est bien comme ça, n'est-ce pas ? Eh bien cette ligne, elle semblait d'or, ce soir.

Était-ce l'effet du soleil couchant sur les fils de cuivre, était-ce la force vive qui courait le long de ce chemin aérien, je ne sais ; mais j'ai vu vibrer et glisser jusqu'à moi le long rayon d'or. Rien de rigide, de dur, rien de tragique ou de mystérieux. Non, voisins, seulement un fil d'or, porteur de force et de lumière, comme celui qui traverse parfois la trame grise d'une vie...

Maintenant, mon voisin, vous pouvez grogner contre les poteaux, craindre les fils à haute tension, invectiver les enlaidisseurs du pays, vous ne trouverez plus d'écho chez moi.

Ce soir, du fond de la plaine vaudoise, j'ai vu venir à moi ce fil d'or, porteur de lumière, et j'ai appris à l'aimer.

(Journal d'Yverdon).

Milandre.



LE BRAS SÉCULIER

Il accompagna cette déclaration d'un regard terrible à l'adresse des intrigants dont les mensonges avaient failli pousser le Gouvernement à commettre une injustice, et ferma le dossier d'un geste brusque, qui le classait. Puis, quittant sa voix sévère pour prendre un ton de bonhomie quasiment confidentielle, il demanda

— A présent que l'affaire est réglée, dites-moi voir, entre nous, comment vous vous y prenez pour vous faire tant d'ennemis ?... Un brave homme comme vous êtes ?... C'est à donner sa langue aux chats, ma parole !...

— Je me suis plus d'une fois posé cette pénible question, monsieur le conseiller d'Etat, et je n'y ai trouvé aucune réponse... Sans doute, c'est la volonté du Seigneur dont les voies ne sont pas les nôtres.

— Ta, ta, ta, ta, c'est une explication qui n'en est pas une, monsieur le pasteur, permettez-moi de vous le dire... Le bon Dieu ne s'occupe pas tant que ça de nos petites affaires, et s'il y a quelque chose de bon, ça vient peut-être de lui ; mais quand il nous arrive quelque chose de mauvais, c'est presque toujours notre faute !...

M. Cauche secoua tristement la tête, et murmura :

— Pourtant, je crois bien être sûr de n'avoir jamais fait de mal à personne !...

— Hé ! ce n'est pas ce que je veux dire, expliqua Jean-Louis Testard. Voyez-vous, ce n'est pas toujours en faisant le mal qu'on s'attire des ennemis : c'est encore plus souvent en faisant le bien, — si on le fait de travers. Quand on a un peu manié les hommes, on sait que ça se passe trop souvent ainsi, monsieur Cauche... Dans votre cas, par exemple, voulez-vous que je vous dise mon idée, rondement ?...

M. Cauche, que ces propos surprenaient, acquiesça d'un léger signe de tête.

— Eh bien ! mon idée, c'est que vous ne tenez pas assez compte des choses qui sont. Comprenez-vous ? Non ? On va voir tâcher de vous expliquer la chose !

Jean-Louis Testard se reversa dans son fauteuil, et continua complaisamment, tout en jouant avec une dent d'éléphant qui lui servait de couteau à papier :

— Les hommes, voyez-vous, sont bas, vils, cruels, intéressés, perfides, etc... Vous n'êtes pas de cet avis ? Ah ! monsieur Cauche, fiez-vous à mon expérience ! C'est en les gouvernant qu'on apprend à les connaître, comme un cocher connaît ses chevaux !... Comme ils jugent les autres à leur mesure, ils ne peuvent croire qu'une ac-

tion généreuse ou noble : aussi faut-il se garder comme de la peste d'en commettre de telles... Il faut être honnête selon la loi : un point, c'est tout !... Votre vigne, monsieur le pasteur, cette vigne que vous avez arrachée pour planter des pommes de terre, ah ! quelle sottise, sauf votre respect !... Je comprends vos scrupules : ils vous honorent. Je comprends même que vous n'avez pas voulu garder cette vigne : vous voyez si je fais des concessions. — Mais l'arracher !... — Dans un pays de vignoble !... On prend un moyen terme, que diable ! on la vend !... Si possible à son prix. Un autre l'achètera, allez-vous dire ?... Cela n'est plus votre affaire !... Votre acquéreur, s'il lui vient par hasard les mêmes scrupules, fera comme vous. Si non, ma foi ! il vendra son vin le mieux qu'il pourra, et ce ne sera plus le vôtre. Qu'en dites-vous ?...

M. Cauche voulut se recueillir pour répondre : mais ces arguments lui restaient tellement étranges, qu'il ne savait par quel bout les attaquer. Comme il se taisait, Jean-Louis Testard continua :

— De même avec votre fille... C'est une véritable aubaine qui lui tombait du ciel, monsieur le pasteur !... Il fallait vous en réjouir !... Sans doute ! Si vous aviez dit à tout le monde, en vous frottant les mains, la mine épanouie : « Voilà ce qui arrive à ma fille, pour son plus grand bien »... personne n'aurait eu la moindre idée de vous blâmer... Au contraire, le syndic, le greffier, le régent, ils auraient tout dit : « En a-t-il une sacrée chance, notre pasteur !... » Et quand les journaux annonceront que votre fille a eu un grand succès à l'Opéra-Comique, comme je le lui souhaite de tout mon cœur, ils seraient venus vous féliciter : « Quel honneur pour le village, monsieur le pasteur !... L'Opéra-Comique, une des plus beaux théâtres du monde... Mazette !... » Tandis que si vous prenez cet air désolé, ils sont fichus de vous faire un charivari, les bougres !...

M. Cauche esquissa un geste de terreur, et voulut dire quelque chose. Mais Jean-Louis Testard, qui était lancé, ne l'écouta pas, et continua, de sa voix des meilleurs jours :

— Que ferions-nous en politique, nous autres, si nous raisonnions comme vous ? Des gaffes !... Sans doute, il y a les principes, les grands principes. Et je ne dis pas qu'il faille badiner avec eux, ah ! non !... Les principes, bigre !... Mais il y a aussi les hommes !... Et même, s'il n'y avait pas les hommes, je voudrais bien savoir ce qu'il en adviendrait des principes, moi !... Pas moyen d'imaginer les uns sans les autres, pas ?... Et dam ! cela compte aussi pour quelque chose, hein ?... Alors, quoi ?... On s'arrange, on transige, on coupe la poire en deux, on va comme on peut !... Réformer le monde ?... Il en aurait rudement besoin, je ne dis pas non, mais quel tintouin, monsieur le pasteur !... Le monde marche cahin caha, et ce n'est déjà pas commode de l'empêcher de verser, allez ! Trop heureux quand on ne fait rien de vraiment mauvais. Tout ça n'est pas brillant, je le reconnais... Mais c'est la vie... Si vous n'êtes pas d'accord, monsieur le pasteur, ça doit venir de ce que vous avez l'étoffe d'un saint !...

Cette fois, M. Cauche protesta en avançant la main dans un geste effarouché :

— Oh ! monsieur le conseiller d'Etat !

— Ma parole, vous devez avoir l'étoffe d'un saint... Mauvaise affaire ! Les saints, voyez-vous, ils ont fini leur temps : aujourd'hui, ce n'est plus que des empêcheurs de danser en rond !... Eh bien, il faut entrer dans la danse, sans quoi toute la farandole vous passe sur le ventre !... Vivez donc comme les autres, si vous voulez qu'ils vous laissent tranquille !... Soyez de votre temps, sans trop vous demander si on ne pourrait pas mieux faire... Il y a un proverbe qui dit : « Qui veut faire l'ange fait la bête ! » Fameux proverbe, monsieur le pasteur !... Pensez-y quelquefois ça vaudra mieux pour vous, et pour tout le monde !...

La voix de Jean-Louis Testard avait monté peu à peu, comme dans les passages de grande

éloquence, quand il parlait devant la foule de la démocratie, de la solidarité, de l'idéal et de tout le tremblement. Il baissa le ton et conclut :

— Ce que je vous dis là, monsieur Cauche, c'est parce que vous m'avez l'air d'un brave homme, malgré votre sainteté. Maintenant, rentrez à Saint-Prese ! je vais écrire au syndic une lettre de ma bonne encre, et j'espère bien qu'il vous fichera la paix... Mais prenez garde à ce que vous faites !... Ne vous agitez pas trop ! Ne faites pas d'excès de vertu !... Sinon... sinon... Ma foi, mon cher monsieur Cauche, le Département vous couvre pour aujourd'hui. Mais le syndic de Saint-Prese est un homme de poids : et si vous recommencez, le Département serait peut-être bien forcé de vous lâcher !...

Sur ces mots, Jean-Louis Testard se leva, pour faire comprendre que l'audience était terminée, en tendant la main à M. Cauche. Et celui-ci quitta le Château. La marche de ce mémorable entretien le préoccupait au plus haut point : il comprenait mal, notamment, ce que Jean-Louis Testard entendait, en lui disant de ne pas recommencer, et plus mal encore pourquoi le Département, sans lui donner tort, le menaçait de le lâcher en faveur du syndic. Toutefois, il descendit d'un cœur plus léger les Escaliers du Marché. Et comme il repassait le Grand-Pont, une idée lui traversa l'esprit, qui le fit sourire : « Pour quant à la vigne, se dit-il, il est bien certain que je ne recommencerai pas, — puisque je ne l'ai plus... »

Edouard Rod.

FIN

Au Bourg-Sonore, à partir du 22 août : **Amours d'Actrice** avec la splendide actrice Pola Negri. « Amours d'actrice » nous retrace la vie romanesque de Rachel, la plus grande tragédienne du siècle dernier.

Qui mieux que Pola Negri pouvait incarner la grande Rachel ? Son jeu brillant et varié, sa mimique extraordinaire, tout la destinait à ce rôle auquel elle s'est vouée corps et âme.

Il était hors de doute que Pola Negri, artiste géniale, représenterait dignement la grande Rachel. (« Morning Post »).

Un travail fascinant, un film excellent, plein de charme et de passion. (« Cinématographie française »). Un succès de plus à l'actif du Bourg !

Pendant les vacances lisez...



“Zigzags valaisans”

Par A. Meyer de Stadelhofen : beau volume richement illustré, Fr. 4.50. Agence Gustave Amacker, Palud 3, Lausanne.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Robert DODILLE
Le Vrai Chemisier-Spécialiste
Présente actuellement ses Chemises d'été et de sports Fr. 12.75, 15.—, etc.
— ENVOIS A CHOIX —
Lausanne Haldimand, 11

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne